

615



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.
 Chapeau de paille de riz orné d'Oiseau de Paradis, Robe de Mousseline
 brodée. Des magasins de M^{me} Minette Lingere de S.A.R. Madame la
 Duchesse de Berry, Rue de Rivoli N^o 34.

PETIT COURRIER DES DAMES



ANNONCES

DES MODES,

Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Prix de l'abonnement	{ pour trois mois.....	9 fr.
	{ pour six mois.....	18
	{ pour l'année.....	36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement. Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

Il existe, dans le splendide jardin de Tivoli, un banc de pierre dont le sort eût été l'oubli et l'isolement, si une voix indiscreète n'avait publié les mystérieuses émotions dont il fut le théâtre (1). Enivrée de joie, une jeune ima-

(1) On doit encore se rappeler l'article original inséré à cette occasion, à la fin de l'été dernier, dans un journal littéraire.



l'Opéra.
le Mouseline
ne la

gination voulut consacrer ses souvenirs en rendant un hommage public aux lieux témoins de sa félicité, et sa plume érigeant en autel la pierre où il reçut l'aveu de son bonheur, demanda qu'elle ne fût point profanée par l'approche des êtres froids et insensibles. Cette recommandation, toute pleine d'un premier enchantement, bien loin d'éloigner la foule, devait au contraire entourer ces lieux d'un prestige qui agirait sur tous les âges, qui exercerait partout son attraction. On vit le vieillard aux cheveux blancs se traîner sur le banc consacré, et, tout ému des souvenirs qui y étaient attachés, chercher à ressaisir dans le passé une émotion de ses premières amours. Une jeune fille au front adolescent quittait le bras de sa mère pour venir rêver sur la pierre mystérieuse, et son cœur palpitait en cherchant à deviner le culte qui l'avait honorée. D'un pas moins empressé, d'un maintien plus pensif, une femme dont les passions avaient froissé la vie venait, sur ce lieu de repos, interroger le peu d'avenir qui lui restait encore. Deux jeunes époux, tout étonnés du bonheur de leur nouveau lien, s'arrêtaient sur ce banc riche en doux souvenirs, remerciaient le destin, et demandaient qu'il leur continuât ses faveurs. Mais le théâtre des passions ne peut être toujours celui des plaisirs, et si, dans l'éclat brillant des fêtes de Tivoli, on vit la jeunesse et la beauté aller visiter gaîment le banc de pierre livré à leur indiscretion, plus d'une fois aussi, lorsque les jeux étaient arrêtés, la foule dissipée, les lumières disparues, on vit, dans l'ombre et la solitude, flotter à la même place les crêpes de la douleur; on y entendit les soupirs d'un regret sans espérance, et des traces de larmes furent retrouvées, plus d'un lendemain, sur le banc consacré la veille par les plus douces félicités de la vie.

— Parmi les toilettes qui se sont fait remarquer à l'exposition du Louvre, nous citerons une robe en côte-pali gris d'acier, garnie de deux volans à tête. Ces volans étaient bordés d'une petite frange formant treillage, et terminés par de petits nœuds semblables à ceux qu'on voit aux franges des rideaux. La ceinture en côte-pali, à très-longs bouts et nouée derrière, était aussi entourée d'une de ces franges, que l'on retrouvait encore au bas des jockeys.

Un canezou de tulle brodé au plumetis en dessins de filets, c'est-à-dire en guirlandes croisées ; un chapeau de paille, orné d'une seule et immense plume blanche, complétaient cette jolie toilette.

— Les girafes vont bientôt devenir aussi drues que les oiseaux sur les robes en mousseline imprimée ; au moins pouvons-nous déjà citer quelques-unes de ces étoffes où l'animal en vogue se trouve représenté à l'instar des petits oiseaux si à la mode cet été. Des girafes noires sur des fonds roses produisent un effet assez bizarre, et il est à remarquer que les femmes qui se promènent à pied n'ont point encore adopté cette mode, probablement dans la crainte de trop attirer la curiosité des petits polissons du boulevard.

— Des camées noirs en fer, retenus par de petites chaînes de jais de distance en distance, font des colliers très à la mode. On en voit d'autres dont les chaînes en fer de Berlin offrent le même travail que nos belles chaînes d'or, et sont ornées d'une douzaine d'agrafes en jais enchâssées dans de petits treillages en fer.

— *Les Semaines* sont toujours des bagues très à la mode ; on en voit dont les pierres sont de sept nuances différentes, et dont le nom de chaque pierre commence par une lettre analogue au jour de la semaine.

— Des ceintures en rubans de Paris sont ornées de dessins de girafe. Sur des robes d'organdi blanc, on a vu quelques élégantes porter des ceintures en tissu d'or très-épais, et bordées de chaque côté d'un petit liseré de couleur.

— Les pélerines à la *Vieille*, que l'on faisait en blonde cet hiver, se portent maintenant en tulle brodé ou en tulle uni garni de dentelle. Rien n'est plus aisé que cette forme de pélerine, qui consiste en une bande de tulle d'un quart de hauteur sur six ou sept quarts de largeur, que l'on fronce autour du cou sous une ruche, et qui s'évase d'elle-même tout autour de la poitrine et des épaules.

— Les mousselines à carreaux blancs sur blanc s'employent indistinctement pour robes, canezous, bonnets, etc. Beaucoup de canezous négligés surtout se font avec cette étoffe ; on les garnit de mousseline festonnée ou bordée de petites dentelles.

— Les plus élégans nécessaires se font maintenant d'un bois de citron très-poli, sur lequel on incruste, avec beaucoup d'art, de jolies marqueteries en bois peint qui représentent des fleurs parfaitement dessinées et nuancées. Nous en avons vu même qui offraient tout un paysage ou une vue de quelques-unes de nos contrées.

— Dans un grand dîner donné, la semaine dernière, par le comte de ***, on a remarqué au dessert plusieurs genres de sucreries représentant des girafes. On en voyait une au milieu du surtout qui était entourée de ses gardiens, ses vaches et tout son attirail de voyage également en sucre.

ESQUISSES MORALES.

L'AMANT DU JOUR.

« Ah ! te voilà, marquis, félicite-moi, je vais me marier. — En vérité ? — Oui, je suis las de la vie de garçon. — Ta jolie veuve doit être bien fière de t'avoir amené là ! — Qui ? madame Dorville ? ce n'est point elle que j'épouse. — Comment, point elle ! je pensais que tu en étais fort amoureux. — Amoureux ? oh ! oui, sans doute, fort amoureux. . . . Je le croyais du moins ; mais je n'avais pas vu la charmante, la divine Chloé ; c'est elle qui me fait connaître le véritable amour : ah ! mon ami, elle est céleste. — Chloé, la fille du banquier ? — Oui, marquis, tu vas te récrier sur la mésalliance ; mais que veux-tu ? l'amour l'emporte, il rapproche les distances. — Je te félicite au moins sur la fortune. — Fi ! la fortune, je n'y ai jamais songé, je l'aurais prouvé en épousant madame Dorville, qui m'inspirait sinon une passion violente, au moins un sentiment très-tendre ; mais, mon ami, son caractère ! . . . Quel despotisme dans ses moindres volontés, que de caprices ! et une jalousie ! une jalousie véritablement insupportable. . . Je brise une chaîne trop pesante ; d'ailleurs, te l'avouerai-je ? l'amour, l'amour le plus impérieux m'entraîne vers Chloé, je l'adore : l'épouser ou mourir ! — Cette pauvre petite Dorville, elle t'aime beaucoup, elle sera au déses-

poir; elle me disait hier qu'elle attendait ton retour avec impatience. — Oui, j'ai feint un voyage dans mes terres pour être tout entier à ma chère Chloé; voilà une lettre que j'écris à madame Dorville; tu es notre ami commun, fais-moi le plaisir de la lui remettre; dis-lui tout ce que tu trouveras propre à la consoler, je te la recommande, entends-tu? elle est jolie femme, tu es joli homme, qui sait? si nous faisons deux mariages au lieu d'un: qu'en dis-tu? — Je suis très-disposé à le tenter; mais je pense que, dans ce moment, il ne faut espérer pour elle d'autres consolations que celles que pourra lui procurer la jouissance de son immense fortune. — Comment, que dis-tu? quelle fortune? — Quoi, tu ne sais pas qu'elle vient d'hériter d'un grand oncle mort millionnaire aux colonies espagnoles, et dont on n'avait pas entendu parler depuis 35 ans? — Oh! mon ami, que m'apprends-tu là? cette pauvre Zélie, quel bonheur! car je l'aime toujours, et sans cette jalousie... jamais... N'importe, je suis un monstre: pauvre petite femme, quel coup je vais lui porter! — Terrible, il est vrai; cependant si tu dis que son caractère.... — Son caractère!... un peu capricieux, j'en conviens, mais aussi rien d'ennuyeux dans une femme comme la monotonie. — Sa jalousie? — Excès d'amour, marquis, excès d'amour; et puis, au fait, j'ai bien des petits reproches à me faire. Que nous sommes injustes, nous autres hommes! Nous voulons dans une femme toutes les qualités, et pas un défaut; ah! je suis bien coupable, je vais me jeter à ses pieds. — Et ton *impérieuse* passion pour la *céleste* Chloé? — Ah! oui, impérieuse! Mais il faut savoir s'immoler au devoir; pauvre Zélie, elle en mourrait! Adieu, marquis, rends-moi ma lettre: si tu veux, je te présenterai au banquier.»

MÉLANGES.

— M^r de Guerchy, l'un des actionnaires du Vaudeville, vient d'être nommé directeur de ce théâtre. Que ne peut-on remplir aussi aisément la place que l'aimable Désaugiers occupait à la tête de nos chansonniers!

— Aux discussions de coulisse, qui ont troublé la paix intérieure de l'Opéra-Comique, succèdent les procès. Pon-

chard et M^{me} Boulanger sont assignés par le directeur en paiement de 60,000 fr. de dédit. Encore un procès où la foule se portera ; on aime tant les comédiens, que tout ce qui les concerne intéresse le public. Si les deux artistes en rébellion consentaient à reprendre leur emploi, ils y gagneraient et le public aussi.

— Grignon a perdu sa cause. Contre l'usage, le tribunal l'a condamné à payer la carte, c'est-à-dire les frais du procès. Les deux plaidoiries ont été fort amusantes. L'avocat du *Journal des Voyageurs* a parlé tour à tour de Boileau, Talma, Gérard, Vernet, et prétendu que si tous ces Messieurs étaient soumis à la critique, Grignon pouvait bien l'être. Le restaurateur s'est trouvé fort honoré d'être placé en si bonne compagnie, et a remercié son adversaire d'une guerre aussi polie. On ne sait pas si, depuis le jugement, les potages de la galerie Vivienne sont plus chauds, les poulets plus tendres et les poissons plus frais. Si M^r Grignon a envie que nous en informions le public, il lui est facile de nous en faciliter les moyens.

— On remarque à l'exposition, avec une curiosité mêlée de tristesse, la perruque que Talma portait dans le rôle de Charles VI. Elle est l'ouvrage de MM. Normandin qui ont exposé plusieurs travaux de leur main adroite et gracieuse. Il est impossible de porter plus loin la vérité d'imitation, et chacun s'imagine que si l'exposition dure longtemps toutes les chevelures finiront par devenir trop longues, tant on croit que la nature les a seule composées. MM. Normandin viennent de faire paraître un *Manuel du Coiffeur*, (un vol. in-12 orné de belles lithographies : prix, 3 fr. ; chez les auteurs, rue Neuve-des-Petits-Champs, n^o 5, passage des Pavillons.) On y trouve beaucoup de recherches curieuses et de remarques utiles. Nous en rendrons compte incessamment.

— Les Osages sont arrivés à Paris, et attirent la foule partout où ils se promènent. Chaque soir, une assemblée nombreuse se réunit dans la rue de Rivoli, en face de l'*Hôtel de la Terrasse* où ils sont descendus, et cherche à les apercevoir. On dit que tous les théâtres, jardins publics et autres lieux de plaisir les ont invités à venir, en prévenant à l'avance. On est sûr d'une chambrée complète, en faisant

savoir au public qu'il verra les Osages. Nous attendons quelques détails particuliers pour en informer nos lecteurs.

— Décidément l'Ambigu-Comique sera construit sur le boulevard Saint-Martin, N° 2, en face la rue de Lancry. Ce déplacement est le résultat de quelques difficultés qui se sont élevées entre lui et son voisin le théâtre de la Gaîté, sur le mode de reconstruction.

— Les théâtres souffrent encore de la chaleur : les nouveautés sont rares, et la foule n'a pas encore repris possession des loges et du parterre. Mais on prépare pour l'hiver des surprises de tous genres au goût des spectateurs, et le tems perdu sera facilement réparé ; attendons avec patience.

— *Le Vétéran* fait toujours fureur au Cirque-Olympique, et *le Rôdeur* attire du monde à la Gaîté.

— Un célèbre docteur en médecine, connu par son originalité, rencontre un jour, au Palais-Royal, un homme porteur d'un nez d'une effroyable grosseur ; il l'arrête, le considère et s'écrie avec enthousiasme : Ah ! le beau nez !

— Monsieur, vous m'insultez. — Moi, Monsieur ? à Dieu ne plaise, vous avez un nez trop étonnant. . . . — Encore ! je vous demande raison de cet outrage. — Raison, Monsieur, je compte bien vous la donner ; ne seriez-vous pas charmé d'être débarrassé de ce nez ? — C'en est trop ! votre heure ? vos armes ? — Mes armes, Monsieur, elles sont dans ma bibliothèque, je brûle de les exercer sur quelque chose d'extraordinaire ; votre nez, Monsieur, est ce que j'ai vu de plus fort en ce genre. — Je n'y puis plus tenir. — Arrêtez, Monsieur, je suis le docteur A . . . , je désire depuis long-tems faire la cure de la maladie dont vous êtes attaqué ; venez chez moi, nous causerons sur votre état, et je vous promets qu'avant six semaines vous serez parfaitement guéri.

— Un rocher brûlant (*burning cliff*), près de Weymouth, en Angleterre, fait l'étonnement de tout le monde ; la chaleur qu'il réfléchit est si considérable qu'il est difficile de pouvoir approcher de six toises de la caverne. M. T. Havey a pratiqué dernièrement une excavation pour faire une expérience : la matière qui en a été extraite, et dont on a formé un tas, ayant été exposée à l'air atmos-

phérique, a pris feu d'elle-même et a brûlé, la plus grande partie de la nuit, d'une flamme brillante semblable à celle d'un fanal. Ce phénomène avait attiré un grand concours de curieux. La dernière marée a augmenté la fermentation, ce qui, joint au courant d'air de l'est, a étendu considérablement l'inflammation. Actuellement on voit l'embouchure de la caverne brûler comme une immense fournaise. Les savans en sont aux explications. Il est évident qu'en cet endroit il existe un feu souterrain alimenté par un corps combustible qui y a été accumulé à une époque inconnue.

— Un jugement rendu à Oxford, dans une cause de rapt, nous prouve que l'alliance d'un cheval blanc et d'un cheval noir pour tirer l'élégante calèche, n'est pas la seule différence que la mode admette entre les coursiers.

Un riche marchand de laines prévenu et par suite convaincu de rapt envers une jeune personne, fut cité devant les assises civiles et condamné à une forte amende à titre de dommages et intérêts. Des témoins furent appelés aux débats: l'un d'eux déclara avoir vu la miss et le prévenu en calèche. Le défenseur de ce dernier interpella le témoin, lui demandant « s'ils chevaux avaient la queue coupée ou non? » Celui-ci répondit qu'ils l'avaient courte et longue. (*Rire de l'auditoire.*) Comment cela? s'est écrié le jurisconsulte. « Je veux dire, repartit le témoin, que l'un des chevaux avait la queue coupée et que l'autre était à tous crins. » (*Rire plus fort.*) »

Ainsi on peut, suivant les usages introduits dans ce pays où les chevaux jouent un si grand rôle, atteler ensemble chevaux à queues courte et longue.

Nos fashionables en prendront acte, car, pour atteler, il n'est pas inutile qu'ils sachent quelles sont toutes les bizarreries que la mode anglaise autorise.

~~~~~

On s'abonne aussi : Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-

Lib. du Petit-Courrier des Dames, rue Richelieu, N<sup>o</sup> 47 bis, et rue St.-Louis, N<sup>o</sup> 46, au Marais, à Paris.

Chez tous les libraires et imprimeurs des départemens, et chez les directeurs des postes.

A Amsterdam, Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A Londres, Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, *Rathbone-place*.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au Salon Littéraire, à Strasbourg.

—  
A ce Numéro est jointe la Planche 492.

---

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, n<sup>o</sup> 46, au Marais.